

et la succession au trône étaient remises en question. Il n'y avait plus rien, suivant l'ingénieuse formule du vaudevilliste martyr et personne n'était chargé de l'exécution de ce décret.

Vous vous trompez, mon pauvre Rochefort. Quand il n'y a plus rien, c'est-à-dire ni pouvoir légitime, ni autorité respectée, il y a encore quelque chose. Quoi donc ? Les haines, les vengeances, la fermentation turbulente de passions longtemps comprimées, les ambitions folles, les appétits aveugles, insatiables, déchaînés. Quand il n'y a plus rien pour nous défendre, il y a la barbarie pour nous manger tout vifs, et non seulement nous qui sommes modérés et pacifiques, mais vous qui croyez être le drapeau du parti extrême et qui seriez débordés avant la fin du jour.

Et lorsqu'un tel danger menace une nation monarchique et militaire comme la France, voici ce qui arrive inévitablement. L'Impératrice monte à cheval, comme Marie-Thérèse d'Autriche; le prince Impérial enrouche son poney, l'armée se serre autour de leurs personnes, l'armée entière, sauf MM. Beuzy et Anson. Les ministres tiennent conseil, si cela leur est agréable; le Sénat se réunit, si bon lui semble; le Corps législatif se constitue en permanence, si tel est son bon plaisir; il s'agit bien en vérité des sénateurs, des députés et des ministres ! La parole est au chasseur, à la mitrailleuse et au canon rayé. Nous n'avons plus rien à envoyer aux Espagnols, car nous jouissons, nous aussi, de la dictature militaire ! Chacun pour soi, et le sabre pour tous !

Voilà le gracieux avenir que MM. les gens de main préparaient à la France si leur complot avait réussi. Profiter de leur victoire et toucher au pouvoir avec des mains sanglantes ! Un assassin peut provoquer une révolution; en profiter ? Jamais. Nous sommes condamnés, j'en ai peur à voir des choses bien étranges, mais nous ne verrons pas un ministre Beuzy succéder à un cabinet Mégy. Entre le dernier des hommes d'Etat et le premier des hommes de main, il y a plus de distance qu'entre le Louvre et Montfaucon.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du Journal de Roubaix.

Paris, lundi 9 mai.

Il nous faut aujourd'hui enregistrer les chiffres et les renseignements qui nous parviennent, sans nous préoccuper de l'ordre à suivre.

Ce matin à huit heures et demie, voici quels étaient les résultats connus pour toute la France :

3.412.158 oui
1.160.840 non.

Il restait à connaître les votes de 106 arrondissements, et dès lors on pouvait supputer que le nombre des oui s'élevait à environ 7 millions, celui des non à moins de 1,500 mille, c'est à dire que la proportion des non par rapport aux oui était déjà appréciée à un cinquième. Nous ne croyons pas que les chiffres définitifs modifient cette proportion.

Le vote de Paris est meilleur qu'on ne s'y attendait : il y avait 416.215 inscrits ; il y a eu 139.538 oui et 184.946 non, plus 91.731 abstentions, bulletins blancs ou votes annulés.

En 1868, il y a eu 47.855 voix pour les candidats officiels ou officieux ; il y a eu 263.583 voix pour les candidats de l'opposition.

Par conséquent l'opposition, dans le vote du 8 mai, a perdu 78.637 voix ; le gouvernement en a gagné 91.683. Nous ne savons pas si dans les chiffres donnés ce matin figurent les votes de la garnison de Paris, car nous ne trouvons recensés que les votes de la garde de Paris et de la marine, qui donnent au gouvernement une énorme majorité ; ils est probable qu'ils seront publiés à part. Tous ces chiffres ne se présentent pas comme définitifs nous ne pouvons encore en tirer les déductions : il nous faut donc attendre à demain.

Disons cependant tout de suite qu'il y a un fait important dont on s'entretient depuis ce matin et dont les journaux d'opposition ne manquent pas de tirer parti : à la caserne du château d'Eau, placée à l'entrée du Faubourg du Temple, les votes se sont presque balancés : il y a eu 1,400 oui et 1,400 non. On explique ce fait par les rapports fréquents des soldats de cette caserne avec la population ouvrière du faubourg. Il va sans dire que la caserne du château d'Eau ne tardera pas à changer d'habitants. En revanche, dans la garde il y a eu à peu près unanimité.

Dans les départements, le vote a été tel qu'on le prévoyait : et même, d'après certaines indiscretions, il a été au delà des espérances du gouvernement.

Paris a été très-calme hier : presque tous les électeurs avaient voté dans la matinée, afin de profiter du beau temps. Aux courses du bois de Boulogne, il y avait beaucoup moins de monde que d'habitude : les tribunes étaient à moitié vides. L'Empereur n'y est pas venu. Le soir il y avait foule sur les boulevards ; mais ce n'était pas cette foule compacte que nous avons pu voir, quand on proclama l'anné dernière le résultat des élections. On circulait facilement. Quelques journalistes d'une fenêtre d'un café jetaient des bulletins aux passants qui criaient et riaient. Entre minuit et une heure une bande de brillards essaya entre la porte St-Denis et le boulevard Montmartre une petite manifestation. Quelques membres de la Société des Gourdins en eurent facilement rai-

son avant l'arrivée des sergents de ville.

Vers deux heures de l'après-midi, M. Q... rédacteur du *Réveil* traversa Paris dans une voiture découverte, portant sur son chapeau un écriteau blanc sur lequel le NON se détachait en lettres de deux pouces. Il avait l'air radieux : est-il aussi content aujourd'hui ?

On a pu voir aussi les principaux chefs des irréconciliables courir de section en section, comme des généraux d'armée qui inspectent tous les postes.

M. Emile Ollivier s'est rendu seul à la section du Conseil d'Etat, où il s'est mêlé à la foule et a déposé son vote comme le plus simple des électeurs.

On dit que dans les papiers saisis chez les affiliés de l'Internationale on a trouvé la preuve des rapports de la Société avec les associations socialistes allemandes. Or, on sait que ces associations d'Outre-Rhin sont sous la haute main de la Prusse qui en a fait un des instruments les plus actifs de sa politique, il pourrait naître de là certains embarras entre la France et la Prusse.

Cinq heures. — Je viens de parcourir les boulevards : partout règne un calme parfait : autour des kiosques des marchands de journaux, il y a un peu plus d'acheteurs que d'habitude ; devant la caserne du Château d'Eau, il y a une centaine de curieux, la plupart en blouses. Les soldats consignés sont aux fenêtres. Il paraît certain maintenant qu'il n'y aura pas la moindre tentative de désordre.

D'après les renseignements arrivés dans l'après-midi on peut compter qu'il y aura environ 1,500 mille non et plus de 7 millions de oui. On ne connaît pas encore les votes de l'armée.

Les ministres se sont rendus ce matin aux Tuileries. On dit l'Empereur et son entourage enchantés du résultat et surtout du vote de Paris, que l'on supposait de voir donner un bien plus grand nombre de non. Tous les ministres donneront demain leurs démissions et M. E. Ollivier fera connaître jeudi à la Chambre la nouvelle composition du Cabinet.

La déception est grande dans le parti républicain, qui ne s'attendait pas à une si éclatante consécration de l'Empire par le suffrage universel.

CH. CAHOT

BOURSE DU 9 MAI

Le résultat du Plébiscite quoique largement prévu a produit son effet, mais comme on devait s'y attendre dans des proportions modérées. Il ne faut pas l'oublier, des masses de primes avaient été achetées pour aujourd'hui et toutes les positions à la baisse étaient à l'abri. Il serait bien possible que le résultat définitif connu demain fut l'occasion d'un fort mouvement de hausse.

Dernier cours 75 fr.

CULLIER.

Chronique locale & départementale

Voici le résumé officiel du vote dans le département du Nord.

Electeurs inscrits	318,135
» votants	268,342
» Oui	235,378
» Non	30,796
» Nuls	2,268

Il résulte de ces chiffres que les abstentions s'élevaient au chiffre de 49,693.

Un décret impérial inséré au *Journal officiel* porte promulgation de la convention conclue, le 18 mars 1870, entre la France et la Belgique, pour l'établissement d'un chemin de fer d'Anzin à Péruwelz, par la compagnie d'Anzin.

Plusieurs transpositions et fautes typographiques ayant rendu en partie inintelligible l'article sur le prolongement de la Grande-Rue, publié dans notre numéro d'hier, nous croyons devoir le remettre sous les yeux de nos lecteurs : L'auteur examine les avantages qui ressortiraient de l'exécution de ce projet :

1° Pour la ville de Roubaix :

L'avantage de relier à Roubaix centre une de ses extrémités, un de ses membres les plus importants, car Wattrelos, agglomération de 15 à 16,000 habitants, tous travaillant pour son industrie, mérite assurément d'être considéré comme faisant partie de Roubaix ;

Celui de rapprocher par une route directe, d'accès facile, d'aspect engageant, le rayon de la frontière belge qui fournit à Roubaix ses produits alimentaires : la vie est chère dans notre ville ; de belles routes raccourcies, aboutissant dans les contrées environnantes, ne peuvent que tendre à améliorer cet état de choses. La rectification de la route de Wattrelos la raccourcirait d'un quart ;

Celui de créer une belle rue nouvelle, préparant des terrains à bâtir, attirant les constructions, étendant le réseau des artères et dirigeant ainsi une partie du développement de la ville vers un quartier en quelque sorte frappé de déconsidération et d'oubli, tout au moins d'engourdissement depuis de longues années ;

Celui de l'embellissement de Roubaix. En effet, quel aspect de grandeur une voie de 3 kilomètres, pouvant être tracée et plantée en boulevard, partant du centre de la Grande-Place, ne prêterait-elle pas à la ville, si dépourvue de lignes pouvant donner une mé-

sure de son importance ! Ne serait-ce pas donner un attrait de plus à notre Grande-Place destinée à être l'ornement de la ville et pour laquelle on s'est imposé et l'on s'imposera encore de si lourdes sacrifices ? Cette perspective de 3 kilomètres ne la compléterait-elle pas à souhait ? Ne lui donnerait-elle pas un cachet unique de vitalité, de puissance et d'étendue ? Se figure-t-on l'effet que fera le soir le double cordon de bocs de gaz qui s'élevaient avec le terrain pour atteindre au point culminant de Wattrelos ? Actuellement, aucune grande rue n'aboutit directement au centre ; au contraire, comme si on avait voulu le cacher ce centre, toutes les rues qui y aboutissent, excepté la Grande-Rue et celle du Château, sont contournées avant d'y arriver ; la rue du Château se termine en cul-de-sac ; la Grande Rue prolongée jusqu'à Wattrelos réparerait au moins ce dommage.

Ce serait enfin parmi toutes les rectifications proposées ou possibles de la route de Roubaix à la frontière belge par Wattrelos, le redressement le plus facile et le moins coûteux, parce qu'il suit la pente naturelle du territoire, parce qu'étant en ligne droite, il est le plus court, parce qu'aucun obstacle sérieux, aucune construction considérable, ne se rencontre sur son tracé et que partant il ne saurait y avoir d'expropriations coûteuses à faire ; et cette dernière condition favorable indique même l'urgence d'une décision, parce qu'elle peut être compromise d'un instant à l'autre ; des constructions importantes, industrielles ou autres, peuvent s'élever et modifier la situation à ce point de rendre une route droite de la place de Roubaix à Wattrelos désormais impossible.

Pour Wattrelos : Quant aux avantages qu'il en retirerait, l'existence de cette commune dépendant de Roubaix dans une proportion si hors de mesure, il est clair que ses intérêts sont les mêmes et que si Roubaix en profite, elle y gagnera bien plus encore.

On s'étonne que le développement de Roubaix, rues, cités ouvrières, établissements de tous genres, maisons de campagne, se soit tout porté vers Tourcoing, Mouscron, Croix et Lannoy sans que la moindre part ait pris la direction de Wattrelos, quand cette commune est la plus peuplée et la plus rapprochée de Roubaix. Est-ce bien surprenant vraiment ? Il n'y a que quelques années, on s'en souvient, que Wattrelos était plutôt éloigné de Roubaix qu'il n'y était rattaché par un chemin étroit, tortueux à plaisir et bourbeux comme un marécage, on n'en pouvait sortir, et Wattrelos à juste titre semblait être le bout du monde, il était même inconnu de beaucoup de gens. C'est bien encore le même chemin aujourd'hui, mais il est pavé et bien entretenu, et cette amélioration a suffi pour qu'il y ait déjà par là un grand changement.

Que n'est-on donc pas en droit d'espérer de la nouvelle route ? Rapprochée de Roubaix par une belle et large rue, bien pavée et éclairée, (le gaz de Roubaix va déjà à Wattrelos pour le tissage L. D.) et comme incorporée à la ville par sa position à l'extrémité de la rue principale, ainsi mise en évidence et vue de la Grande-Place, comment cette vaste commune saurait-elle manquer d'attirer vers elle l'attention générale et ne verrait-elle pas, en raison de l'abondance et du bas prix de ses terrains et de sa population ouvrière de 15,000 âmes, se reporter chez elle l'exode d'extension de Roubaix ?

Après avoir considéré la question en grand et envisagé des résultats si larges, est-il besoin de venir énumérer les profits de détail que Wattrelos pourrait retirer de la nouvelle route ? Les bénéfices à recueillir du plus grand passage de voitures et de charrois à travers la commune, de l'affluence des promeneurs, du plus de facilité pour les ouvriers à venir travailler à Roubaix ou à aller chercher le travail, comme pour les cultivateurs à y porter leurs produits, etc. ? Mais pour que le bienfait du redressement de la route soit complet pour Wattrelos, il est de toute nécessité de relier la vieille place à cette route par un pavé qui partirait en ligne droite de l'angle A de l'ancien route (1) ; et du même coup, on créerait une nouvelle rue pour Wattrelos, et on établirait une communication plus directe entre Roubaix et les communes d'Herseux, de Luignes et de Mouscron.

En tous cas, il est de toute justice que les habitants des quartiers de la vieille place aient un débouché sur Roubaix et ne continuent pas d'en être isolés et à une distance plus considérable que s'ils étaient à deux kilomètres plus loin.

Wattrelos serait ainsi relié à Roubaix par les deux points principaux de son agglomération. Ce tronçon de route serait le complément logique et nécessaire de l'œuvre.

L. T...

Un de nos abonnés nous informe qu'à Halluin, ville de 14,000 habitants, il n'existe qu'un seul bureau de tabac et un seul débit de papier timbré ; encore dit notre abonné, l'approvisionnement de ces articles est insuffisant.

C'est là encore un motif de plus à encourager la fraude, qui actuellement s'exerce sur nos frontières avec une rare audace et sur une grande échelle.

(Mémorial.)

Il s'est passé ce matin sur la ligne de Lille à Douai un bien triste événement. Près la station de Libercourt, à peu de distance de Carvin, un ouvrier, célibataire, dont nous ignorons le nom, étant sous l'influence de l'ivresse, s'est jeté sur la voie ferrée au passage d'un train et a été coupé en deux. Avant d'accomplir cette action insensée, ce malheureux avait enlevé son paletot et sa cravatte, qui ont été retrouvés à quelques mètres de la voie.

Pour la chronique locale ALFRED REBOUX.

(1) Premier coude au-dessus du hameau du Laboureur.

On nous prie d'annoncer que M. J. LEGRAND, horticulteur, rue Barbicou, près du Moulin de Ronbaix, ouvrira ses SERRES au public les dimanche 15 et lundi 16 courant de dix heures du matin à sept heures du soir.

Il invite les amateurs à venir visiter les beaux produits qu'il possède. 107

Bourse de Paris

du Mardi 10 Mai 1870

Rente 3 p. 0/0	74.80
id. 4 1/2 p. 0/0	102.90

FAITS DIVERS

Un épouvantable drame de famille vient de se passer rue Sébastien 6, à Berlin. Un Marchand d'objets divers, nommé Huth demeurait là avec sa famille, composée de sa femme, de deux fils âgés de 18 et de 15 ans, et de deux filles de 13 et de 10 ans. Ce matin un parent de la famille reçut par la poste une lettre du fils aîné qui lui faisait ses adieux et indiquait en termes obscurs une catastrophe prochaine. Le parent se rendit immédiatement chez le lieutenant de police, et la porte du logement de Huth ayant été ouverte par ordre de ce fonctionnaire, on trouva morts les six membres de la famille. Le père était pendu contre la porte, la mère et les enfants étaient dans leur lits avec des marques visibles de strangulation. On avait compté aussi sur l'acide carbonique, car deux poêles en fonte étaient fortement chauffés. La lettre du jeune homme et d'autres circonstances semblent prouver que le suicide a eu lieu d'un commun accord. On ignore absolument les motifs de cette résolution funeste, car la famille jouissait d'une aisance suffisante. (Gazette Nationale)

Scène d'intérieur : — Joseph, pressé le déjeuner et fais-moi surtout une belle omelette, mais fais vite ! — Joseph n'a rien de prêt : ni feu, ni œufs, ni beurre, ni poêle : il prend un panier, court au marché, revient toujours en courant, avec sa poêle, son beurre, ses œufs et un paquet d'allumettes ; il grimpe les escaliers jusqu'au deuxième étage ; mais, à la dernière marche, il dégringole avec fracas.

— Hein ! qu'y a-t-il ? s'écrie le maître accourant. — Eh bien, voilà notre omelette faite plus vite que je ne pensais, dit Joseph avec le plus grand calme en se relevant : les allumettes ont pris feu, les œufs se sont cassés dans la poêle et le beurre a fondu. Si monsieur veut la manger, elle doit être au premier étage.

Un philosophe d'estaminet auquel un garçon avait apporté sa demi-tasse vide sur un plateau, s'écria, en parlant un proverbe vieux comme le monde : Amicus, plateau sed magis amicus, demi-tasse !

Les individus impliqués dans l'affaire des troubles de Saint-quentin ont comparu hier devant la police correctionnelle. Des dix-sept inculpés, deux ont été condamnés à quatre mois et trois à trois mois de prison pour coups et blessures. La peine des autres varie de six jours à un mois.

La *Gazette de Dantsig* rapporte qu'il n'y a pas longtemps une actrice du théâtre de Bomberg, Mme Nicolas, qui jouait les rôles de soubrette, a été écrasée par la chute d'une coulisse : la mort a été instantanée.

Un domestique de Bruck, en Styrie, chargé par son maître de faire une emplette à Strasszomern, en Hongrie, allait se mettre en route lorsqu'un autre domestique lui proposa de l'accompagner, ce qui fut accepté. Quand les deux voyageurs furent arrivés sur les bords de la Leitha, l'inconnu proposa de prendre un bain dans cette rivière ; mais il était encore habillé lorsque le domestique de Bruck était déjà dans l'eau. S'approchant de lui par derrière, il lui asséna de violents coups de bâton, l'acheva à coups de pierres, le laissa dans l'eau peu profonde, emporta les quinze francs que contenait le porte-monnaie et s'éloigna.

Quelques instants après, survint un même endroit un cocher de Bruck, qui découvrit le cadavre et trouva sur la rivé un couteau qu'il reconnut comme étant celui du meurtrier. Hâtant le pas de son cheval, il atteignit le coupable près de Zaliskoy, et, sans faire semblant de rien, l'invita à venir avec lui à Presbourg. Arrivé à Ragendorf, devant la maison du juge local, il pria le meurtrier de tenir son cheval le temps qu'il mettrait à s'acquitter d'une commission.

Quand il revint, accompagné du juge et d'un gendarme, l'assassin fut empoigné à l'improviste, et cette arrestation si brusque le décontenança tellement qu'il ne tarda pas à faire les aveux les plus complets.

Dernières nouvelles.

Désordres à Paris.

Des scènes semblables à celles de juin et février dernier ont encore eu lieu hier soir à Paris. En voici le résumé d'après les journaux qui nous arrivent cette après-midi.

Les apprentis barricadeurs, — car décidément ce sont des bandes de gamins qui tiennent, depuis le mois de juin dernier, la France entière en émoi, — des gamins, au nombre de soixante, commencent vers huit heures et demie, leur petite représentation révolutionnaire.

Ces jeunes polissons arrachent la clôture en bois d'un chantier situé boulevard de la Villette, au coin de la rue Buisson-Saint-Denis.

Munis des débris de cette cloison, ils descendent le boulevard aux cris de : — Vive la République ! A bas le coup d'Etat.

Dix heures. Le boulevard de la Villette est tout à fait désert. Cent cinquante sergents de ville, divisés en pelotons, passent sans bruit. La station des omnibus de Belleville aux Thermes est fermée, et la tête de ligne est reportée à la Chapelle.

Un bataillon d'infanterie de ligne, suivi d'une brigade d'agents, rafale les curieux du faubourg du Temple et va prendre position sur les hauteurs de Belleville.

Ménilmontant est tranquille et la rue Oberkampf a son allure ordinaire. Rien à la Bastille, rien dans le Faubourg St-Antoine.

Devant la caserne du Prince-Eugène, la circulation est interrompue. Un commissaire de police, ceint de son écharpe et accompagné de deux tambours, est à la tête d'un peloton de gardes de Paris à cheval. Des curieux poussent quelques cris : vive la ligne et parfois, dans une fausse alerte, s'enfuient et tombent sur la chaussée.

Un intrépide, monté sur un vélocipède, fait décrire à sa monture les courbes les plus fantaisistes au milieu du vide formé par les troupes. Quel peut être cet original ?

Des sergents de ville gardent l'entrée de la rue qui conduit à Belleville et la cavalerie rangée en bataille, précède les abords de la caserne.

Cela devient monotone de crier et de démolir les cloisons. Le moment de construire quelques barricades semble venu.

A dix heures, on en ébauche une au coin du Faubourg du Temple de la rue Fontaine-au-Roi : trois faces et un omnibus.

On nous rapporte qu'un accident est venu dramatiser cette opération. Un homme a été écrasé par le poids d'un omnibus qu'on renversait. Il a été tué net. Les agents ont trouvé le corps de ce malheureux, sous l'omnibus, après avoir enlevé la barricade — car hier soir comme en février, comme en juin, les étudiants en émeute ont lâché, avec un entrain charmant, les fortesresses pour rire qu'il leur avait plu d'élever — on n'a jamais su pourquoi.

Echantillon de la poltronnerie de ces émeutiers pour rire :

Les chasseurs à cheval qui se trouvent aux Arts-et-Médiers sont montés à Belleville dans la soirée, après avoir laissé un escadron devant la caserne du Prince-Eugène. Une heure après, ces cavaliers reviennent vers le boulevard.

Aussitôt trois ou quatre cents blouses qui brailaient dans le Faubourg-du-Temple, se précipitent vers les escaliers qui garnissent les quais du canal et se cachent dans les hauteurs à sable.

Aussitôt le défilé terminé, ces gaillets quittent leur cachette et recommencent leurs exploits.

Ils s'élançent vers un square et sommèrent le cocher d'avoir à descendre de son siège. Mais le cocher n'entend pas la plaisanterie. Il frappe à coups redoublés sur ces jolis messieurs et parvient à s'échapper.

Cependant les réverbères du canal sont éteints aux abords de la rue d'Angoulême. Trois tonneaux d'arrosage et des matériaux de démolition empruntés à une maison en réparation ont servi à élever une barricade sur ce point. Les chasseurs à pied et les sergents de ville dispersent les émeutiers qui ne paraissent pas ici avoir pour la troupe le même enthousiasme que ceux du Château-d'Eau. Ils se sauvent en injuriant les chasseurs.

Tas de fâchés ! A la potence ! Les tonneaux sont relevés, et la rue est rendue à la circulation.

L'entrée de la rue Pierre-Lévy, dans la rue d'Angoulême, est fermée par un omnibus renversé. Quelques blouses blanches et des gamins démontent sans mystère le dôme de la police pour cette ébauche de barricade.

Onze heures. — La caserne du Prince-Eugène est gardée par des avant-postes du 7^e de ligne. Un général, entouré de son état-major, est sur le trottoir devant la caserne.

Un peloton avec un officier d'ordonnance est embusqué en face du pont de bois. Le remblai de la barricade du coin de la rue d'Angoulême est enlevé par des chasseurs à pied, l'officier qui les commande enjoint à ses hommes de ne se servir que de la crosse. Celle de la rue Fontaine-au-Roi est prise par les sergents de ville.

Il y a eu, dans le quartier de Belleville, trois barricades : celle de la rue Fontaine-au-Roi et les deux aux coins de la rue Saint-Maur et du Faubourg-du-Temple et rue Buisson-Saint-Louis, au coin du boulevard de la Villette.

Cette dernière seule a eu le privilège d'un simulacre de défense. Elle a été enlevée par des sergents de ville.

Sur la barricade de la rue Fontaine-au-Roi, on a voulu s'emparer d'un individu armé qui apostrophait les soldats.

Des sergents de ville s'étant mis à sa poursuite, l'émeutier s'est jeté dans le canal.

On ne sait s'il s'est noyé ou s'il a pu se sauver à la nage.

On affirme qu'un coup de revolver a été tiré sur des agents de police par la fenêtre d'un premier étage de la rue de Belleville.

Dans le quartier de Belleville, on n'a pu arrêter que quinze gamins, des rôdeurs de barrière, la lie de la population.

Dépêche télégraphique.

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Paris, mardi. Pendant les troubles d'hier soir et de cette nuit, M. le maréchal Lehoucq se trouvait à la caserne de la place du Château-d'Eau. Il a ordonné à deux régiments de cette caserne de marcher. Ces régiments ont enlevé plusieurs barricades au cri de : Vive l'Empereur !

Un soldat s'étant laissé emmener dans un café, a été ramené sans opposition par un détachement de six hommes. Un seul émeutier a été tué par la chute d'un omnibus.